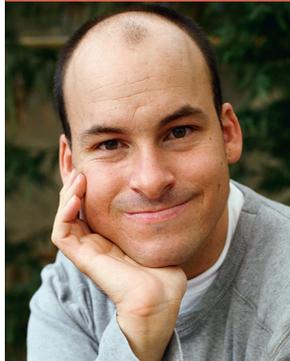


LA CHRONIQUE DE Alexandre Jollien



CANNARSA BASSO / OPALÉ

La crainte du très-bas

« **A**ucune divinité, nul autre qu'un envieux ne se réjouit de mon impuissance et de ma peine, et nul autre ne tient pour vertu nos larmes, nos sanglots, notre peur, et toutes ces manifestations qui sont le signe d'une impuissance de l'âme. » Spinoza a toujours décapé ma conception trop étriquée de Dieu. Mais de là à intégrer cette liberté d'esprit dans la vie, il y a un pas que je n'ai jamais franchi. Le bonheur me fait peur, le plaisir m'est souvent un tantinet suspect et, quand tout va bien, je m'attends presque toujours à ce qu'une tuile me tombe sur la gueule. En bref, je crois servir Dieu uniquement en serrant les dents et en traversant les épreuves tant bien que mal.

Il y a peu, je séjournais dans un monastère près de Jérusalem. Une fois par jour, je me promenais accompagné d'un moine qui me prêchait une retraite sur mesure. Il a eu l'audace de me comparer à Dieu, suggérant que lui comme moi étions toujours pris pour un autre. Et que dans cette fragilité, je pouvais me rapprocher du très-bas – pour le dire avec les mots de Christian Bobin. Pour la première fois, je me suis découvert un point commun avec le divin créateur. Il n'était pas un potentat inflexible ni un juge intransigeant, mais un être infiniment proche. Peut-être est-ce là son absolue transcendance. Être si proche et d'une manière telle qu'elle dépasse toutes catégories et pulvérise l'entendement. Tandis que nous nous baladions sur les collines de Sion, je m'ouvrais à lui de la peur d'être jugé,

de ma culpabilité à être heureux. Auparavant, j'avais entendu à la messe du matin une expression qui me terrorisait : la crainte de Dieu. Je n'avais pas encore compris que la crainte signifie le respect et la confiance en Dieu qui précisément congédient toute peur. Et mon jeune frère de dire : « *La crainte de Dieu, c'est ne pas prendre Dieu pour un con.* »

Dès lors, une conversion a vu le jour. J'ai perdu peu à peu cette illusion que le Roi du Ciel et de la Terre va me rattraper au contour pour m'infliger mille supplices si je défaille. La crainte de Dieu, c'est l'émerveillement devant ce qui me dépasse et ce que je veux figer. Je prends Dieu pour un idiot lorsque je joue un rôle devant lui, quand, tels Adam et Ève, je dissimule mes travers pour faire le beau. Je le crois imbécile lorsque je pense qu'il épie chacun de mes actes, qu'il cherche en moi la faille et qu'il désire à tout prix me punir. Dès lors, la crainte de Dieu, c'est cesser de l'enfermer dans une psychologie à dix sous, dans mes névroses. Depuis, je crains de ne réduire le Père Céleste autant qu'autrui. Je crains de m'enliser dans des rôles. Mais loin de me terrifier, cette crainte m'allège et me pousse à laisser là toute affectation.

À côté de ce frère, j'ai appris à ne pas avoir peur de Dieu ni de soi, à découvrir véritablement ce que je suis, à voir que je dépasse largement toutes ces blessures psychologiques. Dieu est neuf à chaque instant, comme mon prochain et moi d'ailleurs. Souvent, à cause de mon insistance, de mes petits manquements, j'avais peur de décevoir le frère. Sa réponse m'aide encore : « *Tu ne peux pas, quoi que tu fasses, me décevoir.* » L'idolâtrie, c'est peut-être avoir l'outrecuidance de croire pouvoir décevoir Dieu, le fâcher. La crainte de Dieu, c'est peut-être quitter la peur d'être jugé comme je juge. Depuis mon retour, je veux nourrir et transmettre cette crainte de Dieu à ma famille, à mes enfants. Comment ? En jugeant moins et en montrant à mes proches un amour inconditionnel ●

Né en 1975 en Suisse, Alexandre Jollien a vécu dix-sept ans dans une institution spécialisée pour personnes handicapées physiques. Il est philosophe et écrivain. Parmi ses ouvrages, *Éloge de la faiblesse* (Cerf, 1999), *Le Métier d'homme* (Seuil, 2002), *La Construction de soi* (Seuil, 2006) et *Le Philosophe nu* (Seuil, 2010).